

## LE PROJET D'HISTOIRE ORALE DE L'INSTITUT FRANCO-ONTARIEN

par Gaëtan Gervais et Serge Dignard

Initiated par Gaëtan Gervais et Serge Dignard in 1979 to create historical source material on the franco-ontarien population from Ottawa to Sault Ste Marie, this oral history project started with two distinct advantages. First, the colonization of the region was recent and second, an oral research tradition had already been established through the work of folklorist Germain Lemieux. Interviews were arranged so as to reflect the geographic, occupational, social and political profile of the community and a question format adopted which would yield information on all aspect of franco-ontarien life. A representative sample of 225 interviews were recorded from a population of 100,000 inhabitants which totalled over 400 hours. Although transcribing is still in progress, preliminary results appear to confirm the image of franco-ontarien society as one based on farming and lumbering. Poverty, overpopulation, the lure of adventure, and the dream of becoming an established land owner attracted the colonists. Once arrived, they found that agriculture could not support them alone and they soon developed a seasonal cycle of lumbering in winter and farming in summer. Undoubtedly, the documentation produced by this project will enable and encourage further research to be undertaken on the french speaking residents of Ontario.

Sur le territoire de l'historien, l'histoire orale conquiert peu à peu son droit de cité. Elle ne remplacera certes jamais, au royaume de Clio, les autres domaines du savoir historique, mais elle pourra leur apporter un nouveau type de document, compléter les méthodes existantes par de nouvelles approches. De la nature d'un témoignage, le document oral doit, au même titre qu'une autobiographie ou une déposition de témoin, subir l'épreuve de la critique. Au fait, l'enquête orale est déjà une chose ancienne car la sociologie empirique américaine pratique depuis un demi-siècle cette technique de l'entrevue, dans le dessein de privilégier, contre les analyses statistiques, l'étude de cas personnels, tout en respectant leur cadre historique et social (1). L'histoire orale n'a cessé de se développer depuis quelques décennies: les universités créent des centres de documentation et des cours, les chercheurs fondent des revues spécialisées. Cette nouvelle branche du savoir historique possède ses guides, ses manuels, ses catalogues et on ne compte plus les nouveaux livres paraissant chaque année sous la bannière de l'histoire orale (2).

Créé en 1976 par un groupe de chercheurs travaillant à l'étude de l'Ontario français, l'Institut franco-ontarien (IFO) poursuit trois objectifs principaux: d'abord réunir une documentation susceptible d'encourager la recherche, ensuite promouvoir les projets de recherche, surtout collectifs, portant sur l'Ontario français, enfin diffuser par le truchement de séminaires ou de publications les résultats des recherches. Dans le cas de l'histoire des Ontariens, les chercheurs sont de plus en plus nombreux à s'intéresser à cette question. Le projet d'histoire orale dont fait état le présent article s'inscrit sous la rubrique du premier objectif de l'Institut, c'est-à-dire la cueillette de documents pouvant servir à l'histoire de l'Ontario français. C'est ainsi que fut lancé en 1979 le projet d'histoire orale de l'Institut, grâce au généreux financement qu'a bien voulu lui fournir la Société d'histoire multiculturelle de l'Ontario.

Au départ, certains facteurs favorisaient ce projet. Premièrement, la colonisation de la région est relativement récente. Elle n'a guère plus d'une centaine d'années et ainsi, les témoins des premiers établissements fondés dans le nord-est de l'Ontario vivent souvent encore. Ils peuvent, selon la qualité de leur mémoire, fournir des témoignages oraux d'une grande valeur. Deuxièmement, le projet a été avantaagé par l'existence de traditions d'enquête orale dans la région. En effet, le réputé folkloriste Germain Lemieux (3) effectue depuis plus de trente ans des enquêtes folkloriques dans le nord de l'Ontario, et nous mesurons bien l'importance de son travail, lequel a préparé le nôtre.

L'histoire orale est ici une contribution apportée par le menu peuple, les gens sans écriture, ceux qui peuvent ainsi s'exprimer librement et participer au travail de l'historien. Un témoin oculaire peut révéler des données non contenues dans les documents et les photos de l'époque. Dans la même ligne d'idées, les Blancs mettent des oeillères en faisant l'histoire des Amérindiens alors qu'eux se servent des traditions transmises de génération en génération pour reconstruire leur passé. L'histoire orale sert à retracer l'histoire des gens ordinaires en pénétrant dans "leur style de vie, leurs systèmes de croyances et leurs valeurs"(4). Elle révèle les processus sociaux, établit la signification collective de ce qui est arrivé et elle ajoute une nouvelle dimension aux matériaux que les historiens ont traditionnellement considérés comme sans valeur.

Le but du présent article est donc de faire connaître dans ses grandes lignes le projet d'histoire orale de l'Institut franco-ontarien, entreprise qui est loin d'être complétée. Les longues transcriptions des entrevues sont à peine commencées.

## I - LES OBJECTIFS DU PROJET

Les objectifs d'un projet comme celui-ci sont multiples, mais il y avait nécessité au départ de faire des choix quant aux priorités afin de garder le cap sur certains points qui paraissaient mériter davantage d'attention. Au fait, un fonds de documents oraux peut servir à des fins nombreuses, alimentant tantôt les travaux des historiens, tantôt ceux des linguistes ou des sociologues. Toutefois, notre projet visait plus particulièrement certains objectifs dont il sera ici question.

### Le cadre géographique

Le territoire sur lequel nous avons cherché à rejoindre des informateurs est le Moyen-Nord qui, selon la terminologie du gouvernement de l'Ontario, désigne une vaste région géographique. Mais en fait, l'oeucoumène ne s'étend qu'en une mince bande de terres cultivées entre Mattawa à l'est et Sault-Sainte-Marie à l'ouest. Sauf pour ces deux points extrêmes où la colonisation a commencé avant le passage du chemin de fer, tout le reste de la région ne s'est développé qu'après la construction du Pacifique-Canadien durant les années 1880. Dans le Moyen-Nord, les grands efforts de colonisation ont lieu entre 1885 et 1910, puis durant les décennies suivantes dans la Grande Zone argileuse, plus au nord.

Sur ce territoire, la population francophone que nous voulions rejoindre est inégalement distribuée. Elle est nombreuse dans la partie est, autour du lac Nipissing, relativement nombreuse au centre, dans les environs de Sudbury, mais de plus en plus clairsemée à l'ouest de Blind-River. De fait, les informateurs interviewés provenaient de presque toutes les petites communautés où existaient quelques noyaux franco-ontariens.

Le chemin de fer a ouvert cette région à la fin du XIXe siècle et sa prospérité tient à l'exploitation des forêts, des mines et secondairement à l'agriculture. Celle-ci, du reste, se développe en symbiose avec l'industrie forestière. Les entrevues recueillies lors des enquêtes confirment à l'envie l'existence de ce système agro-forestier, si typique des zones de peuplement dans l'est du Canada depuis plus d'un siècle. Entre les débuts de la colonisation du nord-est de l'Ontario et la Deuxième guerre mondiale, la plupart des Ontariens vivent en milieu rural et connaissent donc un mode de vie où les travaux de la ferme alternent avec ceux de la forêt.

Le choix de personnes à interviewer s'est fait à partir d'un double critère de sélection: une représentation géographique et une représentation selon une grille d'activités. Géographiquement, le travail se limite à une bande de terre d'environ deux cent cinquante kilomètres longeant la voie ferrée entre Mattawa et Espanola. Deux pôles principaux de peuplement francophone attirent notre attention: un premier autour du lac Nipissing et un second autour de Sudbury. Le fait que les Franco-ontariens dominent numériquement dans plusieurs sections de ces deux régions représente un intérêt particulier pour nous puisqu'en ces endroits sont nées les institutions franco-ontariennes les plus fortes.

Le deuxième critère de représentativité touche la grille d'activités. Les principales activités se regroupent en trois grandes catégories: soit le domaine économique (incluant l'agriculture, l'industrie forestière, l'industrie minière, le commerce et le mouvement coopératif), le domaine social (englobant les diverses professions, la vie religieuse et la vie communautaire), le domaine politique (y compris les politiciens et les organisateurs). A partir de ces trois secteurs, il est possible de dégager une image assez fidèle de la société ontarioise d'autrefois.

Les informateurs choisis appartenaient tous au troisième âge. Ce parti pris s'explique par l'intention du projet de retrouver des témoignages de périodes plus lointaines.

Ainsi, des critères géographiques et démographiques ont dicté notre orientation dans le choix des informateurs. Les entrevues obtenues proviennent donc de personnes ayant vécu ou vivant encore dans cette zone qui s'étend de Mattawa à Blind-River, soit dans les villages et les villes où nous avons recueilli des témoignages de mineurs, de commerçants, de quelques professionnels, soit à la campagne.

#### Les objectifs scientifiques de l'enquête

Les enquêteurs ont voulu poser certaines questions spécifiques aux informateurs. Sans objectifs généraux, un enquêteur risque de laisser les entrevues dégénérer en conversations décousues, en palabres inconséquents. Dès le départ, le projet a donc consciemment visé à privilégier un certain type d'information et de témoignage.

On ne peut attendre de témoignages oraux des données précises, des détails inconnus, des renseignements exacts sur des événements s'étant déroulés quarante, cinquante ou soixante ans passés. La mémoire joue trop de tour à son maître, elle n'est pas assez fiable et réarrange trop ses souvenirs. Il ne semblait donc pas que la valeur des témoignages devait se situer à ce niveau-là. C'est au niveau des récurrences, des modèles, des activités "typiques" que se trouvera le principal mérite des entrevues. Exceptionnellement, seulement, des renseignements apparaîtront qui apporteront du neuf; ou encore les témoignages peuvent souvent mettre le chercheur sur des pistes intéressantes en fournissant des noms, des dates, des associations d'idées. Mais en général, la mémoire peut surtout servir à témoigner de l'histoire d'une personne. Par le biais d'un grand nombre d'entrevues, il faut chercher à trouver les généralisations, les patterns. Ainsi, le choix des informateurs doit tenter de rester aussi fidèle à la réalité sociale que possible, autant au niveau de la distribution géographique qu'en termes de métiers ou d'occupations. D'autre part, tous ne sont pas en mesure de parler de n'importe quoi. Ainsi, l'enquêteur cherchera à trouver les domaines où le témoignage pourra être le plus riche, le plus cohérent et le plus informé.

Ce projet d'histoire orale s'est donc orienté de manière à répondre à deux grands objectifs: ils constituent en quelque sorte les axes, les grandes préoccupations, les champs privilégiés de l'enquête. Dans un sens très général, il s'agissait d'enrichir la documentation sur l'histoire sociale des Ontariens du Moyen-Nord. Mais plus précisément, il s'agissait d'interroger les informateurs au sujet de deux grands thèmes qui constituent en quelque sorte l'épine dorsale du projet. Premièrement, les informateurs seraient invités à commenter sur la société à laquelle ils appartenaient afin de la décrire et de parler de l'économie dont elle vivait. Il était aussi souhaitable de les amener à parler "des travaux et des jours" de leur vie, c'est-à-dire de leur milieu et de leurs méthodes de travail, des groupes sociaux, des activités politiques, sociales, religieuses, puis à discuter des organismes et institutions qu'ils connurent, éventuellement de décrire des personnes, des activités ou des événements qu'ils eurent l'occasion de connaître plus intimement. Par ces témoignages, le chercheur pourra pénétrer indirectement au coeur de cette société d'hier, d'en voir les mécanismes, les fonctionnements, la richesse, les attitudes et les mentalités. Des phénomènes aussi importants que la ferme, le chantier, le travail, la paroisse, etc. devaient être abordés parce qu'ils peuvent seuls permettre de commencer la reconstitution historique de ce passé.

Le deuxième volet, au niveau des objectifs, visait à prendre contact avec la vie quotidienne d'autrefois. Les faits de la vie de chaque jour, les peines et les grandeur d'autrefois, constituaient justement un domaine privilégié où la mémoire pouvait être le plus fiable. Aussi, chaque informateur parlerait de ce qu'il a directement connu et personnellement vécu. Il s'agirait de l'expérience personnelle de l'informateur, transmise par la mémoire, même sélective, du principal intéressé. Cette idée de favoriser les témoignages de la vie privée rejoignait en même temps le premier objectif. Ainsi, les deux axes autour desquels devait se développer l'enquête se complétaient. La vie quotidienne devenait une voie d'accès à l'histoire sociale, à l'histoire des gens ordinaires, des masses plutôt que des idées, du collectif plutôt que de l'héroïque ou de l'unique.

La mémoire tend, après de nombreuses décennies, à exagérer les différences, à mettre en valeur le pittoresque et le cocasse, à accentuer les détails qui ne méritent peut-être pas tant d'attention. Mais c'est le travail de l'historien de mettre de l'ordre dans ces documents et de faire le ménage qui s'impose.

### Une méthode appropriée à l'objectif

La difficulté qui entravait les objectifs proposés, c'était d'obtenir que les informateurs en viennent à dire ce qu'ils savaient, à exprimer ce qu'ils n'avaient pas l'habitude de dire et même de fournir des renseignements qui gisaient plus ou moins en-dessous de leur conscience. Pour atteindre la réalité vécue de la société d'autrefois, il fallait parvenir à faire parler des témoins peu habitués à parler et à décrire des réalités sociales. Pourtant, il était impérieux de favoriser la dimension collective, de trouver les éléments "typiques" de cette société, d'identifier les récurrences, les modèles, les patterns.

La mémoire n'est pas une enregistreuse fidèle de tout ce qu'a vécu l'informateur. Elle mêle souvent les faits, surtout les plus anciens, confond des événements séparés de plusieurs années, et ne s'embête pas beaucoup de la chronologie. La mémoire n'est pas capable de conserver longtemps une précision dans les détails et dans la chronologie. Ce qui n'implique pas qu'elle ne puisse pas fournir des associations d'idées, d'événements, de personnes dont l'historien profitera. Elle apporte des "pistes à suivre", mais elles exigent la vérification et l'historien aurait tort de s'y fier sans réserve. Par contre, l'informateur possède de nombreux renseignements qu'il n'a pas parfaitement conscience de posséder et ce qui intéressera au plus haut point l'historien pourra paraître sans intérêt à l'informateur qui n'en dira rien à moins d'y être invité par l'enquêteur. Le rôle de l'enquêteur est donc très délicat: il doit faciliter la mémoire de son informateur, la stimuler. La façon de questionner affecte directement les résultats que l'enquêteur peut espérer obtenir. Il ne doit pas brusquer, mais intervenir discrètement et rarement.

Pour tout dire, il fallait opter pour une méthode d'enquête semi-directive. La seule définition, bien vague il faut l'avouer, qui réponde à cette intention, c'était de la situer à mi-chemin entre la liberté complète de l'informateur, laissé à l'abandon et obligé de suivre les sentiers imprévisibles de sa mémoire, et l'enquête formelle avec questions-réponses, formule rigide qui ne pouvait pas donner de bons résultats. L'enquêteur avait en tête un questionnaire détaillé, préparé en rapport avec le projet, et il devait à l'occasion tenter discrètement de ramener l'informateur sur des sentiers plus intéressants, mais respecter en même temps les associations libres d'idées, d'événements et de personnes.

La prochaine section explique les étapes du déroulement de l'enquête.

## II - L'EXÉCUTION DU PROJET

Actuellement, l'Institut procède, - avec une lenteur extrême il faut bien l'avouer, - à la transcription des bandes sonores enregistrées lors de l'été 1979. Les étapes que nous décrirons ont trait à la collecte des entrevues.

Comme il s'agissait de coordonner le travail de cinq enquêteurs, un plan de travail détaillé avait été préparé, ce qui a été très avantageux. On ne dira jamais trop l'importance de planifier avec soin et en détail le travail. De nombreux contretemps surviennent même avec une planification détaillée et il vaut mieux réduire ceux-ci au minimum. Cinq étapes, plus ou moins consécutives, avaient été prévues.

### La liste d'informateurs

Avant même que les enquêteurs ne commencent le travail de la cueillette, il est important de constituer une liste commune de personnes susceptibles de fournir des entrevues. Si chaque enquêteur devait prendre lui-même ses contacts, le même travail préparatoire serait répété plusieurs fois.

Ces listes sont représentatives de la population francophone de la région. En dressant des listes d'informateurs possibles, il fallait tenter d'obtenir des personnes aussi "typiques", aussi représentatives que possible des habitants de ce territoire. La représentation devait d'une part être géographique, de sorte que tous les villages et tous les coins de la région soient bien représentés, et d'autre part tenir compte des activités économiques et sociales exercées par les informateurs. De nombreuses personnes aptes à nous fournir des noms furent consultées. Il a fallu écrire ou téléphoner aux directeurs de tous les foyers de personnes âgées, aux travailleurs sociaux, aux curés de paroisses et surtout privilégier les contacts avec les nombreux "clubs de l'âge d'or", parce qu'ils regroupent les personnes du troisième âge dans chaque localité. Tout au cours du travail, les enquêteurs ont fréquenté assidûment les clubs d'âge d'or et les foyers.

Lors de ces premiers contacts, une liste de plusieurs centaines de noms fut établie grâce à la collaboration des gens actifs dans les divers organismes ou institutions nommés plus haut. Evidemment, toutes ces personnes figurant sur les listes n'ont pas accepté ou pu donner une entrevue. Certains refuseront simplement, d'autres seront en vacances, d'autres auront déménagé, d'autres enfin seront malades. Mais c'est essentiellement à partir de ces premiers noms que les enquêtes purent procéder. Au cours de l'enquête, les informateurs suggéreront d'autres noms qui viendront grossir la liste initiale.

### Préparation du matériel

En même temps que se faisaient ces contacts préliminaires, les premiers travailleurs du projet préparaient le matériel nécessaire. Ce matériel appartenait à deux catégories: physique et logiciel.

Quant au matériel physique, il se composait des rubans magnétiques, achetés grâce aux fonds de la Société d'histoire multiculturelle de l'Ontario, et d'enregistreuses munies de microphones de qualité. Comme nous avons décidé de tout enregistrer sur des bobines (de 7 pouces), il fallait trouver des enregistreuses. Deux furent fournies par l'Université Laurentienne et l'École secondaire Macdonald-Cartier en a généreusement prêté quatre autres pour l'été. Tous les enquêteurs reçurent un cours pour leur montrer comment entretenir et nettoyer leur équipement d'enregistrement, comment manier cet équipement, et comment faire les enregistrements. D'ailleurs, les enquêteurs ont tous reçu, pendant les deux premières semaines, un entraînement général qui comprenait, entre autres choses, des aspects techniques touchant le matériel.

Ce qui a exigé plus de préparation encore, toutefois, c'était la préparation du matériel logiciel. Nous avons en fait utilisé cinq fiches différentes qui devaient permettre de contrôler et de se retrouver. Dans la préparation de ces fiches, nous avons utilisé et "plaigié" des exemples fournis d'une part par la Société d'histoire multiculturelle de l'Ontario, et d'autre part par l'excellent programme d'histoire orale de la Colombie-britannique. Le guide de cet organisme, rédigé par William Langlois, nous a été d'un grand secours. D'autre part, la Société d'histoire multiculturelle de l'Ontario exigeait la signature d'un contrat de chaque informateur autorisant la consultation des bobines par d'autres chercheurs.

Voici les cinq documents mis au point. La première fiche est celle de la pré-enquête. Avant de faire une entrevue, chaque enquêteur rencontrait l'informateur pour discuter avec lui, pour lui expliquer le but de l'enquête, pour explorer les divers domaines sur lesquels pourrait porter l'entrevue. Cette visite préliminaire jouait aussi un rôle d'apprivoisement. Des experts avaient prévenu les enquêteurs contre le danger d'effrayer un informateur en se présentant chez lui avec de l'équipement et en le bousculant. A la suite de cette visite préliminaire, l'enquêteur devait remplir cette première fiche contenant des renseignements biographiques et des indications sur les domaines à explorer. Cette fiche devait permettre à l'enquêteur de préparer l'entrevue.

Il y a on deuxième lieu, la fiche d'informateur. Elle contient des données biographiques précises sur chaque personne qui a donné une entrevue: noms, dates, langues et religion, lieux où il a habité, occupations, et une brève liste des sujets abordés lors de son entrevue. En complément, il existe aussi une fiche d'entrevue pour chaque entrevue accordée: ce document contient un numéro de série qui permet au chercheur de retrouver l'entrevue, le nom de l'informateur, le nom de l'enquêteur, la date de l'entrevue. Cette fiche contient finalement un résumé d'une dizaine de lignes du contenu de l'entrevue. En attendant la transcription intégrale des bobines, c'est un outil très précieux pour découvrir ce que contiennent les entrevues.

Le quatrième document est le contrat que chaque informateur signait et dans lequel il autorisait les chercheurs à écouter son entrevue, soit sans aucune réserve, soit avec des restrictions. A une ou deux exceptions près, les informateurs ont autorisé l'Institut à laisser écouter les entrevues sans réserve aucune. Dès que nous les assurions que le gouvernement n'avait rien à voir avec ce projet, ils signaient sans la moindre hésitation.

Enfin, une dernière fiche est l'évaluation de l'entrevue, remplie par l'enquêteur lui-même. Ce document devait lui permettre d'évaluer sa technique, la qualité de l'enregistrement, sa réussite, lui fournir un moment de réflexion. C'est une étape d'analyse nécessaire, au plan psychologique, pour que l'enquêteur soit continuellement conscient de son rôle dans l'entrevue et sa part dans le succès ou la médiocrité du résultat.

Ces cinq documents permettent maintenant de se retrouver sans peine parmi les entrevues recueillies. En plus, il existe finalement des cahiers de bord, sorte de vade-mecum des enquêteurs qui consignaient dans ces cahiers leurs démarches, leurs déplacements, les noms ou sujets qu'on leur proposait; enfin, durant les entrevues, ils tenaient sans distraire les informateurs, une sorte de résumé de l'entrevue à mesure qu'elle progressait. On y trouve donc en principe un résumé détaillé de l'entrevue. Ici encore, la qualité du résumé tient à la qualité de l'enquête. Ce qui nous amène à la question de la préparation de l'enquêteur.

Durant deux semaines, les cinq enquêteurs ont subi une période de formation pour les préparer à réaliser des enquêtes. Certains experts sont venus leur expliquer les techniques de l'entrevue, d'autres sont venus leur parler de la psychologie des personnes âgées, des techniciens sont venus expliquer le maniement des enregistreuses et les soins à apporter à l'équipement. Durant ces deux semaines, les enquêteurs ont donc entendu des conférences, et ils ont aussi eu l'occasion de faire leur premiers essais d'entrevue. Après chaque expérience, une analyse des résultats suivait. De la sorte, nous voulions que les enquêteurs soient bien préparés à réaliser les entrevues. Durant cette semaine, les informateurs devaient se familiariser avec les techniques d'enquête, avec ce qu'était l'histoire orale, et avec les objectifs du travail qu'ils devaient réaliser.

On ne répétera jamais trop que la qualité d'une entrevue dépend dans une très large mesure de la qualité de l'enquêteur. Il ne suffit pas de partir une machine à enregistrer et de laisser parler les informateurs. C'est à l'enquêteur que revient la tâche de préparer le terrain, de mettre l'informateur à son aise, de lui suggérer des pistes, de le questionner sans l'intimider. Ainsi, la formation des enquêteurs est une étape essentielle dont aucun projet d'histoire orale ne devrait se passer. Deux semaines y ont été consacrées, et peut-être aurait-il fallu y consacrer encore plus de temps.

Préparation technique, préparation psychologique, connaissance des fiches. L'enquêteur devait pouvoir fonctionner à l'intérieur du projet et réussir à bien réaliser ses entrevues. C'est en forgeant qu'on devient forgeron, personne ne le contestera, mais il faut apprendre ce métier auprès des praticiens. Comme il existe des experts, il faut savoir les utiliser pour qu'ils prodiguent leur expertise, leur sagesse, leur savoir acquis dans le feu de l'action.

## La préparation et l'emploi du questionnaire

Pour suggérer aux enquêteurs des pistes d'exploration et aussi pour donner à l'ensemble du projet une orientation conforme aux objectifs, nous avons développé un questionnaire détaillé avec lequel les enquêteurs devaient se familiariser. D'autres projets d'histoire orale ont développé leur propre questionnaire, chacun selon les préoccupations qui l'animaient. Ainsi, la Société d'histoire multiculturelle de l'Ontario possède son questionnaire (5), de même que le projet de la Colombie-britannique (6). Ce qui nous a surtout servi d'exemple, au fait, c'est le questionnaire détaillé que Roland Mousnier et ses étudiants ont développé en France pour l'étude des soulèvements populaires au XVII<sup>e</sup> siècle: cet instrument nous semblait répondre aux mêmes soucis que notre projet. Comment impliquer des personnes différentes, travaillant séparément, à distance, dans un grand projet commun? Il avait surtout le mérite, nous semblait-il, de retourner chaque question de tous les côtés pour en suggérer d'autres, de rester ouvert sur le nouveau, mais en même temps de diriger les efforts, de les concerter vers certains grands objectifs.

Ainsi, le questionnaire a joué dans cette enquête un rôle-clé. Il ne devait jamais accompagner l'enquêteur afin de ne pas intimider ou mettre à la gêne l'informateur qui aurait pu avoir le sentiment de subir un interrogatoire. Il ne fallait pas empêcher l'informateur de dire ce que lui trouvait important, mais l'enquêteur devait, lui, bien connaître le questionnaire, s'en servir dans la préparation de ses entrevues, et l'avoir continuellement en tête (et non entre les mains) lors de l'entrevue. Il n'est pas possible de reproduire ici le détail de ce questionnaire, mais il suffira d'en donner les grandes lignes.

Le questionnaire visait à répondre aux objectifs du projet: histoire sociale/vie quotidienne. On verra donc que ces préoccupations transpirent. Pour chaque sous-titre, nous avons élaboré un ensemble très détaillé de sous-questions, et des subdivisions continuaient ce processus à l'infini. Le questionnaire était ouvert et il devait s'adapter à chaque informateur. Chaque informateur ne pouvait pas parler de tout, et c'était le jugement de l'enquêteur qui établissait les parties du questionnaire les plus pertinentes à tel ou tel informateur.

Voici donc les grandes lignes du questionnaire:

- I - INTRODUCTION: 1) la biographie  
2) la famille  
3) les occupations  
4) le milieu  
5) les lieux d'habitation
- II - LA COLONISATION: les fondateurs, le défrichement, les ressources, le transport, l'isolement, les activités sociales, religieuses, politiques, économiques.

### III - LA VIE ÉCONOMIQUE:

- 1) L'AGRICULTURE: l'exploitation de la ferme, l'outillage de la ferme, les travaux de la ferme, les attitudes vis-à-vis la terre
- 2) L'INDUSTRIE FORESTIÈRE: la vie dans les chantiers, l'outillage et les techniques, les scieries, le commerce du bois
- 3) LES MINES: le travail dans les mines, la description des mines, les fonderies, les syndicats, les conditions de travail
- 4) LE COMMERCE: les marchands, les marchands spécialisés, le transport et les communications, les finances, le mouvement coopératif, les professions/métiers/entreprises

### IV - LA VIE SOCIALE

- 1) LA SOCIÉTÉ D'AUTREFOIS: les "gens importants", les organisations, les activités, les crimes, les attitudes vis-à-vis la jeunesse et la vieillesse, la famille, l'enfance
- 2) LES CYCLES DE LA VIE: les grands moments de la vie, les institutions, les appartenances, la vie religieuses, la naissance/baptême, l'enfance/première communion, le mariage, la mort, les superstitions et croyances populaires
- 3) L'ÉDUCATION: l'école, les professeurs, la fréquentation scolaire,
- 4) LA FAMILLE: le mariage, les enfants, les rôles, la discipline, la pratique religieuse, les grands-parents, l'adolescence, les jeux, le travail, l'éducation sexuelle

### V - LA VIE POLITIQUE

- 1) LES MOEURS: les élections, les pratiques électorales, les organisateurs, le financement, les candidats
- 2) LE PERSONNEL POLITIQUE: les politiciens, l'opinion

### III - LES RÉSULTATS PRÉLIMINAIRES

En attendant la transcription complète des bandes recueillies, il est téméraire de tirer trop de conclusions. A présent, il n'est possible que de faire le bilan de la cueillette.

Les informateurs qui se sont prêtés à nos entrevues sont au nombre d'environ 225. Ils proviennent de presque toutes les régions du Moyen-Nord et nous semblent bien représenter le milieu. Un nombre aussi grand de témoignages dans une région qui ne comptait pas cent milles Ontarois nous donne l'assurance que nous avons là un échantillon considérable et donc une documentation très riche. Les résumés d'entrevues que nous possédons déjà nous permettent d'espérer tirer un grand parti de ces témoignages. Au total, nous avons réalisé environ 400 heures d'entrevues.

Ce matériel est numéroté, classé, et peut donc être retrouvé relativement facilement. Mais en attendant de posséder une deuxième copie des bobines, nous ne les utilisons qu'avec le plus grand soin afin de ne pas effacer, par erreur ou inadvertance, l'unique copie que nous avons en notre possession. A la fin du projet, nous avons donc dressé un bilan qui comprend le nom de tous les informateurs, avec le nom des endroits où ils ont vécu. Dès maintenant, on peut constater que paradoxalement, les régions les plus éloignées de Sudbury sont les mieux représentées. En voulant commencer par les zones les plus éloignées pour se rapprocher progressivement de la base d'opération à Sudbury, et comme le travail d'enquête finit toujours par prendre plus de temps que prévu, il s'est avéré qu'à la fin de la période d'enquête, les régions les plus éloignées avaient été bien couvertes, alors que les environs immédiats de Sudbury l'étaient moins.

Oserons-nous dès maintenant avancer quelques conclusions préliminaires, ce qu'un examen partiel de la documentation n'autorise qu'avec prudence? Les témoignages recueillis semblent confirmer amplement l'image répandue de cette population. Le questionnaire a pu, naturellement, biaiser les résultats en orientant les témoins dans une certaine direction, mais il y a une trop grande concordance des témoignages, des patterns trop nets pour douter de l'image d'une société agro-forestière dominant les milieux franco-ontariens du Moyen-Nord. Avec une monotonie ahurissante, les témoins viennent répéter, à quelques variantes près, leur naissance sur les fermes, leur travail épisodique dans les chantiers dès l'adolescence, puis leur propre engagement dans un régime agro-forestier qui les amenait à s'occuper à la fois de la ferme et de la forêt. L'évacuation des terres ne se produit véritablement qu'après la Deuxième guerre mondiale quand commence l'émigration des milieux ruraux vers les centres urbains et même vers l'extérieur de la région.

Ainsi, les témoignages pourront sans doute, après un dépouillement plus systématique, confirmer le type de société et d'économie qui existaient dans les milieux où vivaient les Ontarois. Au point de vue de la vie quotidienne, les témoignages s'avèrent d'un grand intérêt.

Au niveau pratique, cette première enquête a été très utile. Elle a surtout enseigné que le degré de réussite dépend de la qualité et de la préparation des enquêteurs.

## Conclusion

Il y a certaines leçons à tirer d'une bonne entrevue. Il est impératif que l'enquêteur établisse un lien de confiance avec son informateur. L'honnêteté doit prévaloir quant au pourquoi de l'enquête et à l'utilisation future de l'enregistrement. L'informateur doit comprendre que son bagage de connaissances servira aux éventuels chercheurs. La prudence déconseille de lancer des enquêteurs, enregistreuses en main, à la recherche d'entrevues. Une initiation complète à la technique d'entrevue est alors de mise. Un microphone omnidirectionnel et un magnétophone à vitesse réglable enregistreront clairement les voix. Enfin, des enquêteurs larges d'esprit et prêts à travailler des horaires irréguliers compteront pour beaucoup dans la réussite d'un projet semblable.

En attendant la fin de la transcription des entrevues et une étude approfondie du contenu des bobines, trois conclusions temporaires sont possibles. La pauvreté et le surpeuplement constituaient l'agent répulsif tandis que la possibilité d'être propriétaire foncier et le goût de l'aventure attiraient les colons. Il y eut deux grandes vagues de colonisation française en provenance de deux pôles différents. A la fin du siècle dernier et au début du vingtième siècle, le gros des immigrants provenait surtout de l'est ontarien et de l'ouest québécois. Les francophones de la vallée de l'Outaouais, recherchant des terres, arrivaient en grand nombre. Durant et après la période de l'entre-guerres, le mouvement migratoire se faisait aussi à partir du Nord-Ouest québécois. L'agriculture comptait pour moins dans ce dernier mouvement.

La troisième conclusion touche la vie quotidienne des Ontariens. L'agriculture regroupait l'immense majorité des travailleurs ontariens au début du siècle. Cependant elle était peu suffisante par rapport au nombre élevé d'enfants et le travail saisonnier s'imposait: la coupe du bois dans les chantiers l'hiver, la ferme l'été. Rares sont les colons francophones qui ont échappé à cette règle. Les observations faites par certains historiens québécois quant à l'existence d'un régime de travail agro-forestier, s'appliquerait également à notre région.

Cela étant dit, plus de conclusions seront possibles une fois que la transcription des entrevues sera achevée. Les chercheurs locaux et d'ailleurs auront un fond d'archives riche en informations. D'autres enquêtes semblables, auprès des francophones ailleurs en province, sont souhaitables et augmenteraient la documentation pouvant servir à faire l'histoire de la communauté ontarioise.

NOTES

1. Joseph Goy, "ORALE, Histoire", dans Jacques LeGoff (éd.), La nouvelle histoire, Paris, CEPL, Les encyclopédies du savoir moderne, 1978, p. 446.
2. Les articles et les livres sur l'histoire orale se multiplient. On peut mentionner les articles qui paraissent dans la présente revue, et aussi Nicole Gagnon et Jean Hamelin, L'histoire orale. Textes de Jean Bruno, David Millar, Marcel Juneau, Saint-Hyacinthe: Edisem Inc., Méthodes en sciences sociales, 1978, 95 p.; Michael Bliss, "Review of Canadian public figures on tape", dans Canadian Historical Review 55 (3), 1974, p. 323-325; John Dollard, Criteria for the Life History, New York, Yale University Press, 1949, 288 p.; Ernest Dick, "Oral History in Canada: an archivist's commentary", dans Archivaria, 1(4), 1977, p. 34-42; Ruth Finnegan, "A note on oral tradition and historical evidence", dans History and Theory, vol. 9, 1970, p. 195-201; Victor Hoar, The Mackenzie-Papineau Battalion, Toronto, Copp Clark Publishing, 1969, 285 p.; Richard Lohead, "Voices of the past", dans The Archivist, 2(6), 1975, p. 2-3; Jean-Paul Moreau, "L'histoire, un spectacle son et lumière", dans L'Archiviste 2(3), 1975, p. 3-4; Louis Shores, "The dimensions of oral history", dans Library Journal, 92(5), 1967, p. 979-983; plus récemment encore, les Annales, Economies, sociétés, civilisations publiaient, en janvier - février 1980, un numéro spécial consacré à l'histoire orale. La Société d'histoire multiculturelle de l'Ontario a également publié deux brochures pour aider l'enquêteur: Robert F. Harney, Oral History and Ethnic Studies, Toronto, The Multicultural History Society of Ontario, s.d., 16 p., et un autre petit guide intitulé Research Procedures (s.l.s.d., non paginé)
3. Le folkloriste Germain Lemieux recueille depuis plus de trente ans des chansons et des contes à travers toute la région du nord de l'Ontario. Il a publié un bilan de ses expériences dans Les Jongleurs du billochet. Conteurs et contes franco-ontariens. (Montréal, Les Editions Bellarmin et Paris, Les éditions Maisonneuve et Larose, 1972, 134 p.) Depuis une dizaine d'années, le Centre franco-ontarien de folklore, dont le P. Lemieux est le directeur, a préparé la publication du répertoire de contes dans la collection Les vieux m'ont conté, publiée aux Editions Bellarmin; la collection en est présentement à son dix-septième volume.
4. David Millar et Bruno Jean, "Mémoire, histoire orale et conscience historique", dans Gagnon et Hamelin, L'histoire orale, p. 51.
5. Robert F. Harney, Oral Testimony and Ethnic Studies, Toronto, The Multicultural History Society of Ontario, s.d., 16 p.
6. William Langlois, A Guide to Aural History Research, Victoria, Provincial Archives of British Columbia, 1976, 58 p.